

Citations commentées sur le darwinisme

L'une des principales bases idéologiques de la génétique

Dans les prétendues sciences de la vie, le darwinisme, même intégré et modifié par le mendélisme et les avatars de la biocybernétique, joue toujours le rôle de clé de voûte. Encore aujourd'hui, ses apologistes, à commencer par les généticiens, affirment qu'il aurait porté des coups mortels au créationnisme, d'origine monothéiste, et permis de poser enfin la question de l'évolution de la vie, de la vie humaine en particulier, de façon objective, débarrassé des miasmes subjectifs d'antan. Or, le bref recueil de citations qui suit montre que l'accueil que reçut le darwinisme dès le milieu du XIX^e siècle, en pleine période de montée du scientisme, fut rien moins qu'apologétique, y compris du côté de ceux et de celles qui entamaient alors, même de façon limitée, la critique du monde du capital en gestation. De même, au XX^e siècle, il n'a pas manqué d'individus et de cercles critiques, y compris dans les milieux anarchistes, pour en faire la critique, par exemple outre-Atlantique dans les colonnes de la revue « Fifth Estate ». Voir, en particulier, la brochure « How Deep is The Deep Ecology », datée de 1987 et disponible sur la bibliothèque en ligne « The Anarchist Library », qui rappelle, entre autres prises de position critiques, celle de Lewis Mumford. Lequel commença à prendre des distances envers le darwinisme, dès les années 1940 : « Darwin attribuait en réalité à la nature les caractéristiques les plus horribles du capitalisme et du colonialisme victorien. Bien que cherchant à surmonter les effets de la vision mécaniste du monde, cette doctrine n'y a malheureusement ajouté que des pointes de brutale et sanglante insensibilité. »

Nous le voyons ici, le darwinisme ne peut pas être opposé à ce qui est présenté comme des « dérives » et des « extrapolations » réactionnaires, nommées par convention darwinisme social. Les prétendues sciences naturelles sont toujours des sciences sociales dans la mesure où les individus qui les créent et les propagent sont partie intégrante du monde de la domination et qu'ils en partagent, à quelques exceptions près, l'idéologie. Darwin n'y fit pas exception. Dès l'introduction de « L'Origine des espèces », il affirme, à propos de sa thèse relative à la « sélection naturelle » et à « l'adaptation au milieu », comme source de l'évolution et de la transformation des espèces : « Aussi, comme il naît plus d'individus qu'il n'en peut vivre, il doit y avoir, dans chaque cas, lutte pour l'existence, soit avec un autre individu de la même espèce, soit avec des individus d'espèces différentes, soit avec les conditions physiques de la vie. C'est la doctrine de Malthus appliquée avec une intensité beaucoup plus considérable à tout le règne animal et à tout le règne végétal, car il n'y a là ni production artificielle d'alimentation, ni restriction apportée au mariage par la prudence. Bien que quelques espèces se multiplient aujourd'hui plus ou moins rapidement, il ne peut en être de même pour toutes, car le monde ne pourrait plus les contenir. »

Le malthusianisme, Flora Tristan l'avait déjà stigmatisée dès la fin des années 1830 : « En songeant aux doctrines de messieurs les économistes anglais, leurs maximes me parurent écrites avec du sang ! "Si le peuple souffre, il doit considérer que la cause de ses souffrances ne peut être attribuée qu'à lui ; le remède dépend de lui et de nul autre ; la société n'y peut rien ; lorsque le salaire de l'ouvrier est insuffisant pour entretenir sa famille, c'est le signe manifeste que le pays n'a pas besoin de nouveaux citoyens, pas plus que le roi de nouveaux sujets." Ces paroles sont de Malthus. Et il n'est pas le seul à penser ainsi. Ricardo et toute l'école des économistes anglais professent les mêmes principes. Ainsi, lord Brougham, l'un des plus forcenés de ces anthropophages modernes, a proféré à la chambre des Lords les paroles suivantes avec la froideur du mathématicien qui fait des démonstrations au tableau : "Puisqu'on ne peut réussir à porter les subsistances au niveau des besoins de la population, il faut donc s'efforcer de faire descendre la population au niveau des subsistances." Ainsi, en Angleterre, les moralistes, les économistes, les hommes d'État, dont les paroles sont écoutées par les classes possédantes, n'indiquent d'autre moyen pour sauver le peuple de la misère que de lui prescrire le jeûne, de lui interdire le mariage et de jeter dans les égouts les enfants nouveau-nés. » « Promenades dans Londres », Flora Tristan (1838-1840).

Fondateur de la doctrine du communisme autoritaire aux prétentions scientistes et hostile à « l'utopisme », Marx ne pouvait manquer de souligner, en 1860, que « l'ouvrage de Darwin est extrêmement important et me sert pour ancrer la lutte des classes dans la science naturelle. » Engels, dans son discours sur la tombe de Marx, en 1883, alla même jusqu'à le comparer à Darwin : « De même que Darwin a découvert la loi du développement de la nature organique, de même Marx a découvert la loi du développement de l'histoire humaine. »

Mais, dans leurs correspondances, les deux barbus firent preuve de plus de réserve. Comme critique, même partiel, des économistes de l'époque, Marx soulignait : « Il est curieux de voir comment Darwin retrouve chez les bêtes et les végétaux sa société anglaise avec la division du travail, la concurrence, l'ouverture de nouveaux marchés, les inventions et la lutte pour la vie de Malthus. C'est le "bellum omnium contre omnes" (la guerre de tous contre tous) de Hobbes, et cela fait penser à la phénoménologie de Hegel, où la société bourgeoise figure sous le nom de "règne animal intellectuel", tandis que chez Darwin, c'est le règne animal qui fait figure de société bourgeoise. » « Lettre de Marx à Engels », (1862).

Engels affirmera plus tard des choses analogues : « Toute la doctrine darwinienne de la lutte pour la vie n'est que la transposition pure et simple de la société dans la nature vivante de la doctrine de Hobbes, la guerre de tous contre

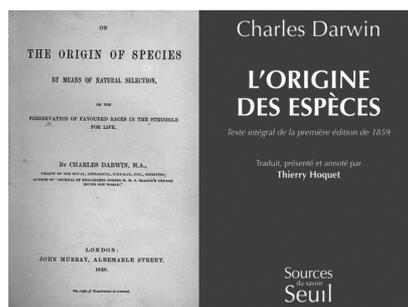
tous, et de la thèse de la concurrence, chère aux économistes, associée à l'idéologie malthusienne de la population. Après avoir réalisé ce tour de passe-passe, on transpose les mêmes théories cette fois de la nature organique dans l'histoire humaine, en prétendant que l'on a fait la preuve de leur validité en tant que lois éternelles de la société humaine. Le caractère puéril de cette façon de procéder saute aux yeux, il n'est pas besoin de perdre son temps à en parler. » « Lettre de Engels à Lavrov », (1875).

Il est au contraire nécessaire de perdre du temps pour « en parler » car « le tour de passe-passe » est au centre même des procédés que la science, à titre d'idéologie propre au capital et à l'Etat moderne, utilise pour naturaliser le social et, donc, le présenter comme indépassable. Critique qu'Engels limite aux côtés les plus insoutenables du darwinisme. Or, quoi qu'en disent les scientifiques d'hier et d'aujourd'hui, parmi lesquels nous rangeons des anarchistes comme Kropotkine, qui chercha à fonder l'éthique sur la science, le succès de Darwin et de ses successeurs ne résulte pas de leur capacité à analyser sans préjugés l'évolution des espèces, mais de leur aptitude à reprendre et à amplifier, à justifier même grâce à l'aura de la science, l'idéologie propre au capital moderne. Bien entendu, la critique marxiste, en particulier celle concernant le malthusianisme, est en grande partie erronée dans la mesure où, d'après l'idéologie progressiste, partie intégrante du marxisme, la population mondiale peut croître dans n'importe quelle proportion, sans jamais que cela pose le moindre problème, y compris dans la société communiste basé sur l'industrialisation du monde. Mais il n'en reste pas moins vrai que le malthusianisme, tapis qu'au sein de la génétique moléculaire, permet de justifier, en les naturalisant, les phénomènes de domination.

Les défenseurs actuels du darwinisme, qui savent pertinemment quel rôle central y joue le malthusianisme, tentent de gommer les côtés les plus indéfendables des thèses de leur maître à penser, à commencer par ses thèses racistes et sexistes, déjà présentes de façon équivoque dans « L'Origine des espèces », en 1857, et, plus tard, explicites dans « La descendance de l'homme », en 1871, où il développe ses conceptions de l'évolution de « l'espèce humaine ». Ou, encore, ils les attribuent aux idéologues du social-darwinisme, Herbert Spencer au premier chef. Par exemple, dans « L'humanité au pluriel, la génétique et la question des races », datée de 2008, Bertrand Jordan, le généticien moléculaire à la mode, accumule les sophismes pour justifier l'injustifiable. Concernant la question du racisme et de la hiérarchie sexuelle, il énonce : « De manière plus sérieuse, le grand Darwin a traité ce thème dans un ouvrage tardif mais important, « La Filiation de l'homme ». Dans son opus majeur, « L'Origine des espèces », il avait évité d'évoquer la place de l'homme dans l'évolution, craignant sans doute les réactions de la société dominée par la vision biblique de la Genèse. Et c'est seulement douze ans plus tard que, au scandale de ses contemporains, il ose écrire noir sur blanc que l'homme et le singe doivent avoir des ancêtres communs... Il aborde à cette occasion la question des races humaines. Il est convaincu que l'humanité constitue une seule espèce, mais admet l'existence des races, qu'il préfère appeler "sous-espèces". Puisque celles-ci descendent d'un ancêtre commun, il se demande comment les différences observées entre elles ont pu apparaître. Comme il ne trouve pas de valeur sélective évidente aux particularités observées, il insiste sur le rôle de la sélection sexuelle. Au total, on peut trouver que Darwin ne clarifie guère la question. À sa décharge, il faut reconnaître que la génétique était alors embryonnaire, et que l'on sous-estimait gravement l'âge de la Terre, ce qui restreignait d'autant les possibilités d'évolution. » Pour le reste, Jordan affirme avec force qu'il n'est pas question de remettre en cause la notion de sélection, pierre de touche inébranlable de l'évolutionnisme. Et rappelle que la générique, depuis la constitution de la doctrine synthétique, dans les années 1930, repose sur l'axiome : « La mutation propose, la sélection dispose ». Axiome qui permet aux actuels bricoleurs du génome de justifier leurs expériences de transgénèse « les yeux bandés, les deux pieds sur l'accélérateur », comme le disaient déjà il y a presque vingt ans, les critiques résolus des biotechnologies.

En réalité, ce que les apologistes de la science nomment pompeusement la « révolution darwinienne » est née en Angleterre à la même époque que « la révolution industrielle » et elle en constitue donc l'une des principales justifications : la prétendue sélection naturelle n'est que la véridique sélection sociale propre au capital moderne. Contre la hiérarchie traditionnelle défendue encore en partie par l'aristocratie et les docteurs de l'Eglise, le mécanisme de la sélection naturelle sanctionne et justifie celui de la méritocratie bourgeoise, en gestation à l'époque victorienne, qui prétend que la domination sociale et politique n'est que le produit de la compétition sans merci entre individus prétendument égaux pour s'adapter à la société ou crever.

Julius, avril 2017



Ces deux couvertures, l'originale et la récente, révèlent le travail de « toilettage » effectué par les éditeurs d'aujourd'hui. Dans la deuxième, « Au moyen de la sélection naturelle, sur la préservation des races favorisées dans le combat pour la vie » a disparu !